

coquet, et qui lui convient bien... Qui est-elle?... Je ne l'ai jamais vue à la cour ou à Paris... Elle ne doit être en cette ville que depuis peu.

— Je m'empressai—quelle galanterie de ma part—de conduire ma valseuse vers sa mère, Gaston m'attendait.

— Il passa son bras sous le mien et, après avoir salué Mme et Mlle d'Aiguillon, j'entraînai mon ami vers le petit groupe où j'avais vu Mlle Gisèle.

— Il y a une jeune personne ici, dis-je à de Rochebrune, que je voudrais bien connaître.

— Ah !... oh ! oui ! je devine. Tu veux parler de ma cousine ? me dit-il en riant malicieusement.

— Ta cousine ?

— Eh oui ! mon cher Jacques ! n'est-ce pas pour cela que tu as consenti à venir avec moi au bal de la comtesse ?

— Je veux parler de quelqu'un que je viens de voir.

— Ah ! vraiment ?...

— Oui ! une jolie blondette, aux yeux gris, à la voix sympathique et douce qui lui donne un rire perlé...

— Diantre ! mon cher baron ! comme tu y vas...

Et il souriait.

Régis Roy.

A suivre

LE GÂTEAU DES ROIS



E souviens-tu, Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ? Tu avais douze ans, ma chère cousine, et j'en avais treize. Nous étions venus, chacun de notre côté, tirer le Gâteau des Rois chez tante Rose, à la tête branlante, ridée comme une pomme reinette. N'est-ce pas, Gatiennne, que tante Rose était un coridon bleu sans rival ? Te rappelles-tu ses pâtés fameux et ses daubes savoureuses, toutes noircies de truffes odorantes, et ses merveilles dorées qui s'allongeaient en spirales capricieuses comme les cornes d'un bélier chinois ou qui ressemblaient dans leur large plat d'étain à d'énormes scarabées. Comme il y avait beaucoup d'invités à ce jour de fête, nos coudes et nos couverts se touchaient, et nos cœurs étaient si voisins qu'ils semblaient battre ensemble. T'en souviens-tu, Gatiennne, t'en souviens-tu ? tu portais une belle robe à fleurs bleues, des manchettes bouffantes et une croix d'argent, j'avais chaussé mes premières bottes, et je cachais des cigarettes dans la coiffe de mon béret maron. Au dessert, tante Rose, grave et solennelle, apporte sur la nappe blanche le gâteau des Rois, et un cri d'admiration part aussitôt de toutes les bouches pleines. C'était un masse-pain superbe, une imposante citadelle artistement vernieau jaune d'œuf, embaumant la fleur d'oranger.

Le couronnement du gâteau surtout était d'une magnificence prodigieuse. Cette architecture culinaire représentait tout bonnement l'étable de Bethléem. Les trois Mages étaient en sucre ainsi que la Vierge et l'enfant Jésus, ainsi que la crèche divine, et l'étoile d'Orient

qui se balançait, pastille blanche, au bout d'un fil d'or. Te souviens-tu Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

Tante Rose distribue les parts et je grille d'avoir la fève pour faire de toi ma reine, chère cousine, mais c'est mon père qui devient roi et tante Rose partage sa couronne de gala. Du gâteau il ne reste bientôt plus qu'un débris majestueux, qu'un pan de muraille jaune comme de l'or et parfumé comme la rose. Je me trompe, il reste le couronnement de l'édifice, l'étable toute entière avec la crèche divine et les trois Mages agenouillés. C'est surtout cette sucrerie biblique qui excite nos convoitises, car tu étais gourmande comme une pie, ma chère Gatiennne, et je mangeais comme un laboureur. Déception cruelle, tante Rose enlève le gâteau et le plaçant devant le vieux buffet de chêne :

— Ça, dit elle, c'est la part de monsieur le curé que la goutte retient dans son fauteuil.

Comment, ces beaux Mages en chocolat, cette crèche en sucre, cette étable qui embaume la vanille, tout cela pour M. l'abbé Fredouille, un homme de six pieds, aussi gros que grand, c'était trop injuste. Nos regards se rencontrent indignés, désolés et la rage emplit mon jeune cœur en voyant une larme couler de tes beaux yeux sur ta joue vermeille.

Te souviens-tu, ma pauvre Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ? A chaque extrémité du long corridor une chambrette nous attendait. On nous envoya dormir juste au moment où commençaient les jeux et les chansons. Nous nous séparâmes bien tristes, ma chère cousine, en jetant un regard douloureux sur le buffet de chêne où les Mages adoraient Jésus.

Mais voici qu'au milieu de la nuit je me réveille en sursaut croyant voir l'étoile miraculeuse qui se balance ironiquement au bout de son fil doré.

Tout doucement je m'habille et je descend dans la salle à manger. Voici le buffet, je l'ouvre, une main arrête mon bras.

— Que fais-tu là, dis.

— Rien Gatiennne ; je venais voir.

Tu souris et tu me passes les deux cornes du bœuf, j'en prends une, tu croques l'autre. C'est ensuite le tour des oreilles de l'âne, les deux, elle disparaissent.

— Attaquons les Mages, dis-je bravement. Je t'offre Melchior avec sa barbe blanche et son turban vert ; tandis que je croque Hyrcan comme un simple sucre d'orge. Reste le troisième Mage, Joël, un peu dur, un peu sec, mais admirablement praliné. Nous le cassons en deux : il a disparu avec son manteau de pourpre et son bonnet pointu. J'ai appris plus tard que c'était un Perse. Excellents, les Perses.

Pourquoi se gêner avec saint Joseph ? Il a l'air si bon. Croquons saint Joseph. Voilà qui est fait. Il embaumait le citron. Quant à la Vierge, elle est si blanche, si douce, si résignée qu'elle nous semble irrésistible. Deux, trois, quatre coups de dents, et elle disparaît.

Que saurait faire l'Enfant Jésus sans sa Mère ? Faut-il le laisser là, abandonné sur la paille ? Qui donc aura soin de lui ? Ne serait-il pas cent fois mieux avec ses parents ? Délicieux, l'Enfant Jésus.

Il n'y a plus que la crèche. Mais qu'est-ce qu'une crèche sans Dieu ! Ce fut toi, Gatiennne, qui croquas le râtelier et moi qui dévorai l'étable.

Pauvre abbé Fredouille !

Plus rien à se mettre sous la dent, toute l'adoration y avait passé.

Nous gagnâmes nos chambrettes à pas de lou, pour nous endormir du sommeil du juste.

Le lendemain, grand émoi dans la maison. Tante Rose, ne pouvant expliquer le départ des

trois Mages et la disparition de l'étable, s'en alla trouver l'abbé Fredouille en criant au miracle. Le miracle n'était pas là, mais ailleurs assurément.

En nous retirant d'un pas léger, ma petite cousine glissa sur une marche, je la reçus dans mes bras, et sur ses lèvres qui sentaient la vanille, je déposai, tout troublé, mon premier baiser d'amour.

Te souviens-tu, Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem

ALFRED B.

POUR LES DAMES

LA QUESTION DES CHAPEAUX

Un journal parisien donne à ses lectrices les quelques conseils suivants sur l'importante question des chapeaux.

Un chapeau noir à plumes ou à fleurs blanches, ou roses, ou rouges, convient aux blondes. Il ne messied pas aux brunes, mais sans être d'aussi bon effet. Celles-ci peuvent y ajouter des fleurs ou plumes orangées ou jaunes.

Le chapeau blanc mat ne convient vraiment qu'aux carnations blanches ou roses, qu'il s'agisse de blondes ou de brunes. Les chapeaux de gaze, de crêpe, de tulle vont à toutes les carnations.

Pour les blondes, le chapeau blanc peut recevoir des fleurs blanches, ou roses, ou surtout bleues.

Les brunes doivent éviter le bleu, préférer le rouge, le rose, l'orange.

Le chapeau bleu clair convient spécialement au type blond ; il peut être orné de fleurs blanches, quelquefois de fleurs jaunes ou orangés, mais non de fleurs roses ou violettes.

La brune qui risque le chapeau bleu ne peut se passer d'accessoires oranges ou jaunes. L'harmonie des couleurs, vous le voyez, lectrices, est toute une science. Poursuivons donc :

Le chapeau vert fait valoir les carnations blanches ou doucement rosées. Il peut recevoir des fleurs blanches, rouges et surtout roses.

Le chapeau rose ne doit pas avoisiner la peau ; il doit en être séparé par les cheveux ou par une garniture blanche, ou par une garniture verte, ce qui vaudrait mieux encore.

Les fleurs blanches à feuillage abondant sont d'un bon effet dans le rose.

Le chapeau rouge plus ou moins foncé n'est conseillé qu'aux figures trop colorées.

Eviter les chapeaux jaunes et oranges. Se montrer fort réservée vis-à-vis du chapeau violet, qui est toujours défavorable aux carnations, à moins qu'il n'en soit séparé non seulement par les cheveux, mais par des accessoires jaunes.

Même précaution à prendre pour les chapeaux jaunes, qu'une brune seule pourra risquer avec des accessoires bleus ou violets.

BIBLIOGRAPHIE

Lettres d'un étudiant, préface par G. A. Dumont. Librairie Ste-Henriette, 1826, rue Ste-Catherine. Prix : 10c.

M. Dumont a reçu de la part du poète national du Canada, l'excellente lettre qui suit, et que nous nous faisons un devoir de reproduire ici :

« Montréal, 28 mai 1894.

Mon chère confrère,

« J'ai reçu et lu avec un très vif intérêt votre opuscule intitulé : *Lettres d'un étudiant*. Je vous félicite, monsieur, et vous offre mes sincères remerciements pour votre précieux envoi.

« Très cordialement à vous,

« LOUIS FRÉCHETTE. »